

La biodynamie : une approche sensible de la nature

Jean-Michel Florin

Loin de se réduire à des recettes médicinales, la biodynamie propose un chemin de réconciliation avec la nature, une attitude partenariale que nous pouvons cultiver en faisant appel à nos sens et à notre capacité d'empathie.

Dans l'article *Quelles leçons tirer de la crise du Covid-19 pour l'agriculture*¹ était évoquée la nécessité d'une approche intégrative, offrant à chaque être vivant une place au lieu de le juger bon ou nuisible. Il s'agit de passer d'une vision guerrière de l'agriculture à une vision partenariale. L'approche belliqueuse résulte de la croyance que nous sommes séparés de la nature et seuls doués de raison ou d'esprit. Nous avons appris à opposer nature et humain, matière et esprit, mais cette distinction n'est ni ancienne ni universelle, comme le montre l'anthropologue Philippe Descola². Elle est apparue à l'époque des Lumières en Europe. Il existe d'autres visions du monde selon lesquelles tous les êtres vivants sont frères et sœurs, et la Terre une mère universelle (appelée la *Pachamama* en Amérique du Sud par exemple).

La dualité homme/nature a entraîné plusieurs conséquences :

— elle a permis à l'être humain, en se séparant de l'influence directe de la nature (pensons au paysan du Moyen Âge dont la plupart des actes quotidiens étaient dictés par les saisons, la météo, les traditions, etc.), d'acquiescer une liberté et ainsi de se trouver soi-même ;

1. Voir *Biodynamis* n° 110.

2. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Gallimard, 2005. Voir aussi Martin Quantin, « Les sciences sociales pour éclairer la biodynamie », *Biodynamis* n° 111.

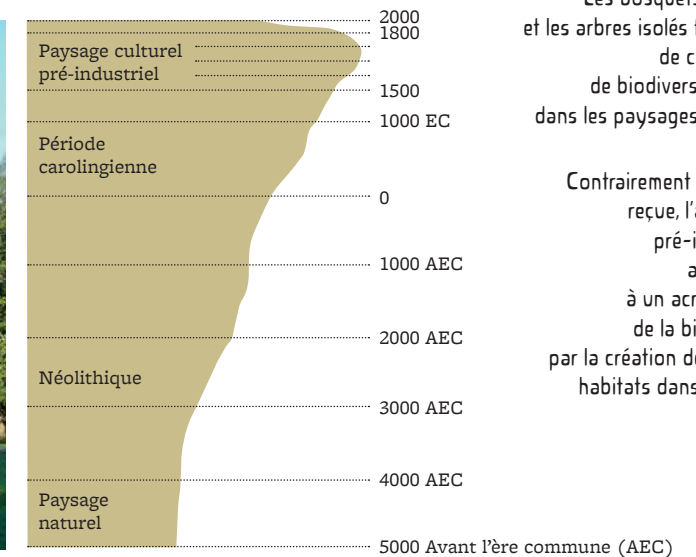
— elle a créé une rupture avec la nature qui ne nous parle plus et que nous avons, du fait de cette perte de lien, peu à peu transformée en pure ressource à exploiter.

Cette vision dualiste a également fait naître une idée très répandue, y compris dans les milieux écologistes : le fait que l'être humain ne serait intervenu qu'assez récemment, et essentiellement de façon destructrice sur la nature, car il ne pensait qu'à son propre intérêt. Or, l'histoire de l'agriculture montre que depuis très longtemps et presque partout sur la planète, l'homme qui se sentait appartenir à la nature a composé avec elle. Par exemple, la forêt amazonienne, que les écologues ont longtemps considérée comme un milieu naturel, s'est avérée être cultivée de multiples manières subtiles par les autochtones³. De même, un livre récent⁴ montre comment les Aborigènes australiens, loin d'être « restés à l'âge de pierre » (cela confortait l'idée des colonisateurs qui voulaient les éduquer), pratiquent une forme d'agriculture.

Ainsi, différentes relations se sont développées au fil des époques. Nous pouvons identifier deux tendances : une relation d'appropriation partenariale et une relation de conquête visant à la maîtrise totale. La différence entre les paysages de type bocager et les champs ouverts, où l'on pratique une monoculture favorisant une mécanisation toujours plus poussée, est un exemple éloquent de ces deux attitudes polaires.

3. Stéphen Rostain, *Amazonie : un jardin sauvage ou une forêt domestiquée*, Actes Sud, 2016.

4. Bruce Pascoe, *Dark emu : aboriginal Australia and the birth of agriculture*, Scribe, 2018.



À GAUCHE
Les bosquets, les haies et les arbres isolés font partie de ces refuges de biodiversité insérés dans les paysages agricoles.

CI-CONTRE
Contrairement à une idée reçue, l'agriculture pré-industrielle a contribué à un accroissement de la biodiversité, par la création de multiples habitats dans les zones frontalières.

Il est intéressant de savoir qu'en Europe, la pratique de l'agriculture paysanne, fondée sur un aménagement bocager, a enrichi la biodiversité jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. En effet, elle a été favorisée par la grande variété de milieux tels que landes, prés-vergers, pâturages, sous-bois, créant des espaces ouverts et semi-ouverts au sein des forêts primitives. Cela a multiplié les zones frontalières telles les lisières, haies, talus, murs de pierres sèches : des écotones toujours très riches.

Actuellement, les exemples montrant l'impact destructeur de l'action humaine et la rapidité des bouleversements liés au changement climatique, aux pollutions et au déclin de la biodiversité sont tellement médiatisés que de plus en plus de jeunes ressentent un profond malaise. Ils n'osent plus vivre tant ils ont l'impression que leur empreinte sur notre planète ne peut qu'être négative. Pouvons-nous cependant imaginer une action humaine positive, qui respecte simultanément notre besoin de liberté ?

La proposition de la biodynamie

Comme d'autres courants de l'agriculture biologique, la biodynamie souhaite développer une attitude partenariale avec la nature. Pour cela, le premier pas consiste à rencontrer, puis à développer une connaissance et des liens toujours plus intimes avec nos partenaires, la Terre, les plantes, les animaux avec lesquels nous travaillons et créons. Les questions fondamentales à se poser sont : « Qui es-tu, granit ? », « Qui es-tu, blé ? », « Qui es-tu, vache ? » et « Qui suis-je, être humain ? »

La méthode scientifique quantitative, réduisant le monde à une machine complexe avec des forces, des

ondes et des particules, ne nous permet pas de rencontrer les êtres de la nature. Il faut, comme nous y invitait récemment le chercheur Jacques Tassin⁵, réhabiliter nos perceptions sensibles, nos sensations et nos émotions.

L'approche biodynamique, partant d'une démarche sensible (phénoménologique), cherche à saisir la « manière d'être au monde » de chaque être afin de comprendre son rôle et son apport spécifique. Ainsi, nous laissons les êtres de la nature se manifester à nous, à tous nos sens et à notre esprit, en évitant les explications toutes prêtes. **Le grand défi est de comprendre roche, plante et animal tels qu'ils sont.** Pour cela, en paraphrasant le grand naturaliste américain Aldo Leopold⁶, qui propose de « penser comme une montagne », essayons de penser comme une roche, comme une plante ou comme un animal. L'observation fine nous permet d'accéder à une manière de penser différente, d'entrer dans l'intimité des non-humains.

Chaque être, pourrait-on dire, renferme une part de pensée (que l'on peut aussi nommer intelligence universelle, ou esprit) qu'il exprime dans sa manière d'être au monde. Découvrir comment un « élément spirituel » agit dans chaque processus naturel : c'est ce que Rudolf Steiner nous incite à faire dans son *Cours aux agriculteurs*⁷. Pour comprendre ce qui suit, il faut partir de l'hypothèse que si nous parvenons à penser une chose, c'est qu'une pensée (autrement dit un élé-

5. Jacques Tassin, « Je plaide pour une écologie du désir, de la joie », interview par Florent Georgesco et Serge Audier parue dans *Le Monde* le 27 février 2020.

6. Aldo Leopold, *L'éthique de la terre ; penser comme une montagne*, Payot-Rivages, 2019.

7. Rudolf Steiner, *Le Cours aux Agriculteurs*, Novalis, 2013.

La plante se métamorphose constamment. Ce processus dynamique peut être mis en évidence en réalisant des planches comme celle-ci, permettant de visualiser la succession des feuilles de coriandre au fil du temps.



ment spirituel) y est présente. Si le monde était totalement absurde, tout effort de connaissance serait vain⁸.

Le minéral, une idée fixe

Quelle est la manière d'être au monde du minéral, plus particulièrement de la roche? Je marche en montagne pour chercher des cristaux. Le minéral me donne un support, de l'assurance par sa résistance, son immobilité, sa dureté. Ayant la chance de découvrir un beau cristal de roche, je le prends en main. Que me révèle l'observation précise? Dans quel univers de pensées le cristal m'amène-t-il? Je perçois des surfaces, des arêtes et des angles. Je constate qu'il me faut exercer mon esprit pour saisir ce monde géométrique, que je peux me représenter intérieurement: six faces qui se terminent de chaque côté en pointe chez la silice. Chaque minéral possède un mode de cristallisation invariable (le sel garde toujours sa forme de cube).

L'esprit se fige de manière géométrique dans la substance en formant un cristal. Celui-ci est parfait, fermé sur lui-même, immuable et hors du temps. C'est une idée fixe incarnée dans la matière. Ainsi, le minéral nous apprend à penser ce qui vient du passé, ce qui s'est figé de manière précise, en allant jusque dans les détails les plus infimes. C'est le mode de penser « distancié » que l'on utilise face aux objets.

Mais, pour devenir actifs dans le sol, ces cristaux et leur belle ordonnance géométrique doivent se dissoudre, s'abandonner à l'eau, ce qui libère leurs pro-

8. Rudolf Steiner, *Une théorie de la connaissance chez Goethe*, EAR, 2000; Rudolf Steiner, *Culture pratique de la pensée*, 2010, PDF en ligne.

priétés spécifiques qui pourront soutenir, ou inhiber dans le cas du sel, la croissance végétale. C'est ce que fait le-la biodynamiste quand il-elle élabore la préparation silice de corne: libérer la pensée - l'esprit - enfermée dans le cristal. L'eau est l'élément minéral qui fait le pont vers le vivant, par sa fluidité, sa mobilité et sa capacité à dissoudre de nombreuses substances pour les mettre à disposition du monde organique.

Le végétal, un processus permanent

Observer la plante avec le regard du minéral me conduit à la voir comme un objet figé, une feuille morte dans un herbier. Par contre, si je me laisse guider par le monde végétal lui-même, je pénètre dans un univers totalement différent, léger, qui s'élève activement vers le ciel et s'enracine tout aussi activement dans les profondeurs de la terre. J'observe des plantes imbriquées les unes dans les autres, des surfaces - les feuilles - qui bougent au moindre souffle d'air, et des lignes - les tiges et les racines - s'étendant dans différentes directions. Il semble qu'elles veuillent se mélanger intimement à leur environnement.

On dit que le végétal est vivant, mais comment cette vie s'exprime-t-elle? Observer la même plante à quelques jours d'intervalle me montre qu'elle est en transformation permanente. Les premières feuilles sont fanées et de nouvelles, souvent de forme différente, sont apparues. La plante se métamorphose constamment, entre croissance et dépérissement, à l'exception du stade hivernal du bourgeon ou de la graine - qui se rapprochent d'ailleurs tous deux du minéral par leur forme (souvent géométrique) et leurs couleurs terrestres. Chez le végétal, l'esprit



CI-CONTRE
Un héron pourpré s'envolant de l'étang: une image de la perfection des mouvements d'un animal sauvage.

s'incarne dans l'apparition successive des organes au fil du temps.

Penser comme une plante consisterait d'une part à s'ouvrir à l'environnement présent, pour intégrer en soi toutes les influences, et les exprimer par son corps avec formes, couleurs, textures, odeurs, etc., et, d'autre part, à pénétrer dans un courant de vie en évolution permanente. Il nous faut développer une pensée mobile, qui « colle » aux phénomènes. Le végétal nous apprend à vivre l'instant présent, ni nostalgique du passé, ni en avance. Nous pouvons qualifier ce mode de penser de « processuel ».

Comment penser avec l'animal?

La rencontre avec l'animal ouvre encore un nouvel univers. Je ne suis plus guidé vers l'extérieur, vers le ciel et la terre: dès que je me lie à l'animal, je pénètre dans un monde intérieur, dans une âme (*anima* en latin) qui s'exprime immédiatement dans le chant, le cri ou le regard. En observant un animal en mouvement, je constate qu'il veut toujours quelque chose. Il est totalement tendu vers l'avenir. Le héron immobile qui attend le poisson au bord de la rivière est pleinement dans l'attente. Un modèle parfait de concentration qui va ensuite saisir sa proie avec une remarquable précision. De même, le miracle des migrations des oiseaux, qui se mettent en route vers un lieu précis qu'ils n'atteindront que bien plus tard, montre cette tension vers le futur.

Chez l'animal, l'esprit se manifeste dans un corps dont il spécialise tous les organes à la perfection. L'animal sauvage est splendide car il est parfait dans tous ses mouvements. En comparaison, l'être humain

semble maladroit. Comme dit Goethe: « L'animal est instruit par ses organes, l'homme instruit les siens et les gouverne.⁹ » Cette caractéristique donne à l'homme la possibilité d'exercer de multiples activités (selon son choix) là où l'animal paraît enfermé par la perfection de ses organes hyperspécialisés.

Penser comme l'animal signifierait être ouvert à l'ambiance du moment que l'on ressent intérieurement, et vouloir instinctivement - et non consciemment - agir, tendu vers un avenir déjà présent.

Que ce soit dans le minéral, le végétal ou l'animal, l'esprit se lie totalement à la substance. Chez l'humain, qui reste inachevé, imparfait, tout l'esprit ne se lie pas à la matière. Il garde un surplus d'esprit (capacité de penser, de sentir et de vouloir) qu'il s'est progressivement approprié, qui lui permet de penser les autres règnes, de se mettre à leur place avec empathie, ainsi que de créer. Ne sont-ce pas là des qualités urgentes à exercer? Penser comme mon sol, mes plantes, mes animaux; sentir comment ils se portent puis agir avec créativité vers un avenir plus sain. L'être humain peut créer le meilleur ou le pire, selon qu'il pratique une pensée qui colle au réel ou une pensée abstraite. C'est là que se trouve le problème, mais également la chance de nous « élever » nous-mêmes.

Quel rôle pour l'humain?

Nous pouvons constater que chaque manière d'être au monde, du végétal à l'humain, gagne en intériorisation, mais en parallèle perd en vitalité, comme

9. Johann Wolfgang von Goethe, *Maximes et Réflexions*, Brockhaus et Avenarius, 1842, p. 150.



si deux pôles s'opposaient et que le sens de l'évolution allait vers une individualisation croissante de chaque être. Un apport fondamental de Rudolf Steiner, issu de sa perception fine des processus du vivant, est la « loi pédagogique » selon laquelle, dans la nature, c'est toujours le niveau supérieur (au sens de plus intériorisé, plus individualisé) qui peut « éduquer » le niveau inférieur¹⁰. Il ne faut pas prendre ces termes pour un jugement de valeur, mais comme une description des degrés d'évolution du vivant sur terre, chacun ayant sa place indispensable.

Concrètement, les plantes éduquent le minéral en le sortant de son état figé pour l'intégrer aux processus de vie, et même l'élever vers le ciel dans les troncs d'arbres par exemple. Grâce à cette manière d'être si souple, si réactive, le végétal a la capacité de recouvrir toute la surface minérale du sol en lui donnant vie, c'est-à-dire en en faisant varier l'expression au fil du temps. La couverture végétale recouvre les aspérités du relief minéral. Comme une peau, elle cicatrise les blessures: terre à nue, éboulement, érosion... reformant imperturbablement une protection, jusqu'à des altitudes élevées.

Pour l'agriculteur, cela signifie que seules les plantes maintiennent un sol vivant. Il faut donc s'assurer de couvrir au maximum le sol de végétation pour l'élever, le vivifier. C'est une extrême urgence aujourd'hui, à une époque où les forces de mort, de minéralisation dominent tant.

Les animaux éduquent les plantes, les structurent et favorisent les processus d'intériorisation du végétal (formation de fleur et de fruit). C'est la raison pour laquelle la biodynamie insiste si lourdement

sur l'importance de la présence animale. Les insectes agissent de multiples façons sur les plantes pour favoriser leur floraison et maturation. De même, on a récemment (re)découvert que les oiseaux favorisent la maturation des fruits¹¹. Rudolf Steiner donne de nombreuses pistes de travail¹² en montrant comment la présence des mammifères est essentielle pour les arbustes et les arbres, celle des insectes pour les fleurs, etc.

Enfin, les humains peuvent éduquer les animaux en les accompagnant sur leur chemin d'individualisation, en développant des relations personnalisées avec eux, par exemple en les nommant - tout à l'inverse de l'exploitation éhontée des élevages industriels. C'est l'essence du mot « élevage ».

De manière plus générale, l'humain est celui qui peut librement innover à partir d'une perception de ce qui veut venir, de l'à-venir.

La démarche biodynamique s'appuie sur le fait que l'homme fait partie de la nature, mais elle lui reconnaît une spécificité, une manière d'être au monde particulière qui lui confère une immense responsabilité envers les autres règnes. Comprendre la spécificité de ce rôle d'« éducateur » de la nature, qui nous a longtemps portés mais attend désormais un retour de notre part, s'avère essentiel pour saisir de manière positive notre place et nous encourager à innover dans la relation avec le non-humain. ●

11. Ernst Zürcher, *L'arbre entre visible et invisible*, Actes Sud, 2016, p. 161.

12. Rudolf Steiner, *Le Cours aux agriculteurs*, Novalis, 2013, p. 193.

Une distillation
intérieure, une lecture
des « mauvaises
herbes », des cultures
en reliance...

La rencontre avec
la plante se décline
dans des gestes
concrets qui font naître
enthousiasme
et abondance.

Coopérer
avec
le
végétal